

Été 43

Il n'avait pas hésité une seule fois, durant la traversée. Nous l'avons dit, le marais était son domaine. Il avançait vite en plus, et nous avions du mal à le suivre. On mimait ses moindres faits et gestes. Il sautait, nous sautions. Il se dissimulait, on se planquait. Il courait courbé, on gambadait pliés en deux. S'il croquait une feuille d'aster maritime, ou d'arroche hastée, nous faisons pareil. On était affamés. Maigres comme des clous rouillés. Moi, Samuel, et ma sœur, Judith. Ma petite sœur de onze ans. J'ai promis à Papa et à Maman de la protéger. Et ce curé, en soutane noire, qui nous emmenait, on aurait dit une grande corneille au milieu du marais. Mais les plis de sa robe ne semblaient pas le gêner le moins du monde, il avançait comme s'il avait vingt ans, alors qu'il était ridé comme le rivage après que la mer a reculé. A un moment, il a semblé hésiter. Il a contourné un bosquet vers la droite, puis nous a enjoins de faire demi-tour, pour passer côté continent. Sables mouvants, a-t-il murmuré. On franchissait les touffes de lilas de mer, en enjambait des cochléaires officinales. Plus on se rapprochait du rivage sud de l'estuaire, plus la végétation devenait rase. Après encore quelques arbustes nains, nous débouchâmes sur une étendue verte, plate, un immense pré de puccinellie maritime. Nous n'avions pas le choix. Nous devons avancer. Même à découvert. Nous avons patienté peut-être vingt minutes. Le curé scrutait droit devant nous. Rien ne bougeait, tout était calme. Le ciel immense semblait draper le pré salé d'une immobilité définitive. Tout d'un coup, notre guide s'est relevé à moitié, et sans un mot, a commencé à courir droit devant. Nous l'avons suivi aussi vite que nous le pouvions, avec nos petites guibolles. Ma sœur avait du mal à suivre, avec ses jambes arquées et décharnées, amoindrie, affaiblie, épuisée. Terrorisée. Nous franchissions rapidement les quelques centaines de mètres à découvert. Le curé avait disparu derrière l'orée d'une phragmitaie dense et haute, faisant s'envoler des dizaines de petits oiseaux. Je reconnus le pling-pling métallique du panure à moustache. Au moment où ma sœur et moi arrivions à la roselière, un Messerschmitt Bf 109 nous survola en rase motte. Le bruit assourdissant du monomoteur fit taire les chants des oiseaux. Je me jetais au sol, Judith me dépassa, affolée, et se réfugia dans les bras du curé, tapi dans les roseaux, qui la rassura avec des mots doux, chuchotés, en lui caressant les cheveux avec ses grosses mains. Je les rejoignis. Le curé mit son index dressé sur ses lèvres, et repartit. Le sol devenait de plus en plus humide, nos pieds s'enfonçaient dans la vase. La succion exercée sur nos chaussures nous ralentissait, je perdis même mon sabot droit. Je décidais d'abandonner le gauche. Pieds nus, les tiges dures et saillantes des carex m'entaillaient les orteils.

Les roseaux étaient hauts, nous ne voyions plus notre guide, mais nous pouvions le suivre aux mouvements des tiges qui s'agitaient devant nous. Ma sœur cria. Un cri bref, aigu, qu'elle avait laissé s'échapper. Je me tournai vers ma gauche. Elle avait les pieds enfoncés dans le sol, la vase à mi-mollets. J'avancais pour l'aider. Je la voyais descendre. Bientôt, la vase couvrit ses genoux. Elle essayait de ne pas hurler et se mordait les lèvres. Une grosse main m'attrapa l'épaule et me fit reculer si fort que je tombais. Le curé défit sa ceinture qui cintrait sa soutane, s'allongea, puis entrepris d'avancer vers ma petite sœur. Allongé, sa forte corpulence répartissait ses appuis sur toute sa longueur et il ne s'enfonçait guère. Je voyais pourtant ses coudes disparaître, et la moitié de ses avant-bras. Mais ses mains restaient libres, il jeta une extrémité de sa ceinture à Judith, enfoncée jusqu'à mi-cuisse dans la vase sournoise. Judith l'attrapa, se la noua autour de la taille. Le curé essayait maintenant de reculer, toujours allongé sur le ventre. Finalement, il ramena ma sœur sur une portion de terre ferme. Il s'accroupit et la reprit dans ses bras, ses doigts noueux s'enfoncèrent à nouveau dans sa chevelure noire. Il ne prononça pas un mot mais nous fit comprendre de le suivre pas-à-pas. Nous continuâmes d'avancer ainsi, drôle de petite troupe inopinée, nous rapprochant sensiblement de la rive sud. Bientôt, nous traversâmes quelques petits bras d'eau douce qui coulaient vers la mer toute proche. Nous parvînmes à la fin du marais. Nous l'avions traversé. Nous avions réussi. On voyait quelques toits dépasser sur notre droite, le hameau de Boismont. Des bruits de moteurs se rapprochaient. Trois voitures noires roulaient doucement et s'immobilisèrent à une centaine de mètres de nous. Alors le curé nous assit sur ses genoux et nous parla. Il nous parlait calmement, s'assurant que nous comprenions bien ses consignes. Gravement, ma sœur et moi hochâmes la tête, à plusieurs reprises. Il nous laissa là, et disparut à nouveau dans le marais. Dissimulé derrière la frondaison des roseaux, il longea la petite route empierrée. Nous le vîmes se redresser, sortir du marais, avancer résolument vers les voitures de la Gestapo. Respectant ses instructions, nous attendîmes de voir les officiers descendre de leurs véhicules et l'interpeller, alors nous sortîmes aussi vite que nous le pouvions, gravîmes le talus, traversâmes la route, et nous nous sommes enfoncés dans le bois qui s'étendait derrière. Il nous avait dit de nous y terrer, d'attendre la nuit puis traverser les champs jusqu'à la chapelle d'Hymmeville, où nous trouverions de l'aide. Alors on a avancé dans le bois sombre. On s'est arrêté devant un amas de troncs effondrés. On s'est faufilé dessous pour attendre la nuit. Ça faisait pas cinq minutes qu'on était allongé qu'on a entendu claquer un coup de feu, qui s'est propagé partout dans le marais.

Nombre de signes : 5 825